

L'enseignement de la Philosophie au Maroc : Les leçons du passé et les enjeux de l'avenir.

Entretien avec Nourredine Sail

Propos recueillis par Abdadallah Belghiti Alaoui

Al Azmina Al Hadita. Nous avons convenu de consacrer cet entretien à l'évolution de l'enseignement philosophique au Maroc, vous avez enseigné la philosophie au lycée pendant des années et bien après en tant qu'inspecteur vous avez supervisé la mutation qui a suivi l'arabisation de cette discipline, en terme d'encadrement pédagogique et de traduction d'une partie du corpus des textes philosophiques. De la sorte vous avez été un témoin privilégié de l'évolution de cet enseignement qui de l'avis d'un certain nombre d'observateurs et d'enseignants a connu une rupture qui malheureusement ne fut nullement positive. Qu'est ce qui s'est passé au juste depuis 1973, et de quelle rupture s'agit-il ?

Nourredine Sail. Je crois que l'année 1973 a été l'année de l'arabisation de l'enseignement de la philosophie dans les classes terminales. Cela a été le cas pour moi, j'ai enseigné la philosophie depuis 1969 ou 1968 dès que je suis sorti de la faculté et de l'école normale supérieure. Nous l'avons enseignée en français. A partir d'octobre 1973, le Ministère a sorti une décision disant que la philosophie devait être enseignée en arabe. Cela a déjà fait un petit écrémage : quelques professeurs marocains qui ont fait leurs études en langue française n'ont pas pu s'adapter ; ce sont souvent des personnes qui ont fait des études dans les écoles de la mission, qui étaient plus francisants qu'arabisants

et qui allaient énormément souffrir. Pour d'autres c'était littéralement impossible, il était difficile pour eux de passer à l'arabe.

Pour les bons bilingues de mon genre, c'est-à-dire les enfants issus de l'école marocaine bilingue, on n'a pas eu à trop souffrir même s'il fallait pendant une saison se réadapter à une façon d'enseigner. Le changement de langue n'est pas un pur changement de langue, il y a aussi beaucoup de choses qu'une langue véhicule avec elle. Mais on est retombé sur nos pieds c'est-à-dire que les bilingues que nous étions, nous avons survécu.

Cela a ouvert la porte effectivement à tous les étudiants de la section arabe, qui eux auparavant n'enseignaient qu'aux écoles et aux lycées arabisants, et du coup se trouvaient être en quantité dans l'enseignement de la philosophie. Donc, il y a eu un vrai changement, ainsi les inspecteurs qui existaient et qui supervisaient l'enseignement de la philosophie en langue française ont disparu. Ce sont des inspecteurs marocains qui ont repris la relève en la matière. A cet époque de transition Feux Mohammed Abed Al Jabri et Ahmed Setati furent les deux inspecteurs qui avaient assuré l'encadrement des enseignants et l'élaboration des programmes scolaires.

En effet, ce n'était pas une mutation mais c'était un changement assez important dont les conséquences vont apparaître

assez vite. Lorsque nous enseignions la philosophie en Français, nous avions accès à une bibliographie qui était infiniment plus intéressante que ce à quoi nous avons eu accès en 1973, lorsqu'il fallait l'enseigner en arabe. Tout n'était pas traduit et quand certains textes importants étaient traduits, la traduction n'était pas très bonne. Il se posait un problème épistémologique important. Alors pour la plupart nous nous trouvions, nous les enseignants de la philosophie en français, passer à l'enseignement de la philosophie en arabe contraints chacun de son côté à faire ses traductions. C'était une période de travail parce qu'on sentait bien que ce qu'il y avait de traduit en langue arabe ne tenait pas la route. En dehors des grands textes (et encore), les grands textes de Platon d'Aristote avaient effectivement une sorte de légitimité historique dans le monde arabe ou de certains grands textes fondateurs comme ceux de Kant et de Descartes. Certes, il y avait un passé, la langue arabe a coexisté avec ces textes depuis très longtemps, sauf pour ceux qui le savent, toutes les tendances nouvelles de la philosophie, de l'épistémologie n'étaient pas traduits ou peu traduits, ou ce qui était pire, mal traduits. Et là, on butait sur les vrais problèmes, c'est-à-dire même les bonnes traductions de Freud, il a fallu vraiment aller les chercher, on ne parle pas d'Einstein ou toute la philosophie du langage ou les recherches nouvelles, les tendances structuralistes. Trouver un texte bien traduit, déjà à cette époque là, du jeune Derrida, c'était impossible. Bien plus, une bonne traduction de toute la philosophie rationaliste du 19^{ème} siècle n'existait pratiquement pas. Trouver une bonne traduction de Bergson, philosophe appartenant au 20^{ème} siècle c'était très difficile. C'était une recherche ardue, c'est-à-dire qu'il fallait vraiment révéifier soi-même tout un champs de la philosophie classique et surtout celle qui date à partir du 19^{ème} siècle, à cette époque l'arabisation des textes et des œuvres philosophiques

modernes représentait un terrain vraiment vierge.

Donc vous imaginez, nous professeurs à l'époque, quel âge avait-on? Entre 25, 26 ou 27 ans. Nous n'avions pas une expérience énorme, pas plus qu'une expérience extrêmement enracinée dans l'enseignement de la philosophie. On avait à peine 3, 4, 5 ans d'enseignement de la philosophie. On se trouve confrontés à un problème, où il faut être soi-même la légitimité de ce qu'on enseigne. Les raisons étaient multiples : les sources n'existaient pas, ou elles n'étaient pas à portée de main ou on ne pouvait pas les trouver facilement. Il était plus simple de revenir aux textes, et de les interpréter en arabe. C'est bien de l'interprétation en arabe, cela n'a pas été facile pendant quelques années.

Pour moi, à partir de 1973 donc, j'enseignais cette manière et cela marchait bien avec les élèves. Disons que notre meilleure récompense, c'était que cet enseignement se passait bien avec des enseignants qui leur enseignaient une philosophie en langue arabe avec énormément de traductions de textes français, même quand on enseignait quelques bribes de Heidegger, ce n'était évidemment pas à partir du texte allemand mais du texte français qui avait quand même une légitimité, les traducteurs de Heidegger en français ce n'étaient pas des plaisantins. On constatait que cela passait bien. C'était très encourageant de voir que finalement le problème du passage du français à l'arabe pouvait réussir, mais pouvait réussir sous deux conditions :

- que l'enseignant lui-même ait une véritable formation en philosophie et si possible en une langue autre que l'arabe qui est la langue de transmission.
- que l'enseignant puisse avoir accès directement aux textes et approcher les élèves en langue arabe.

Ainsi en 1976, quand je suis passé à l'inspection de philosophie, moi-même en remplacement d'ailleurs de Mohammed Abed Jabri, et du temps de Ahmed Setati, que j'ai remplacé avec quelques autres au début, j'avais assumé la coordination nationale et deux ans après, nous avions passé le concours de l'inspection. On a été deux à assurer l'inspection sur l'ensemble du Maroc : Khalid Soulami et moi-même, et ce à partir de 1979.

Mais dès 1976, la première chose que j'avais montée c'était une sorte de groupe d'action avec l'autorisation du Ministère, bien entendu, que j'ai installé à la division chargée des programmes, à l'époque dirigée par feu Aziz Amine. Ces quatre professeurs, que j'ai réussi à détacher de leurs classes pour venir auprès de moi, avaient pour préoccupation principale de faire de la traduction des textes, mais alors toute l'année que de la traduction. Et nous avons programmé un changement du programme, qui n'était plus du tout l'ancien manuel qui nous avait été légué par nos prédécesseurs, qui avait certainement beaucoup de qualités mais qui avait aussi bien quelques défauts. Nous avons prôné à l'époque, l'enseignement de la philosophie par les textes. Tout notre travail lors de la première année, était de structurer un programme en donnant les préambules de leçons et les plans détaillés, les plus détaillés possibles, accompagnés de textes, qui eux devaient expliciter directement par rapport à l'élève la thématique contenue dans la leçon. Et c'était effectivement très dur parce qu'il fallait reprendre depuis le début la pensée philosophique et l'articuler dans le temps à travers ses manifestations, à partir de Platon et d'Aristote et puis arriver jusqu'à Kant, Hegel, Heidegger et les philosophes modernes. D'un autre côté, n'oubliant pas que dans cette pensée, il y avait aussi des pensées autres qu'occidentales, dont principalement la pensée arabe.

Il fallait donc trouver naturellement une place pour des penseurs comme Ibn Rochd, Ibn Sina, Al Farabi et d'autres. Pour nous, c'était une façon de montrer cette unité de la pensée philosophique, qui est partie des îles crétoises il y a plusieurs siècles et a un peu imbibé l'ensemble de la pensée humaine. D'abord autour de la méditerranée et après les arabes, tout le monde le sait, ont été un fer de lance de la pensée rationaliste, de la pensée philosophique, n'en déplaise à ceux qui pensaient déjà à l'époque que c'était hors sujet. Et c'était vraiment pour nous un vrai travail de conciliation de la pensée philosophique et de réconciliation de ce qui déjà à l'époque, devait se présenter comme disjonctif.

Il y a la philosophie et il y a la pensée islamique, c'était une erreur. On a essayé de montrer, que, à l'intérieur de la pensée philosophique se décelaient des manifestations nombreuses, diverses, variées, parfois contradictoires, des formes autres que celles de la pensée rationaliste universelle. Et c'était très important pour nous d'affronter les textes et les mettre en dialogue, nous avons parfois contre une traduction que nous jugeons approximative, faite en série, nous même on allait traduire un texte majeur de Platon. En raison de quelques vocables qui nous semblaient mal assignés, on prenait le texte français, la traduction faite en arabe et une autre traduction anglaise. On avait accès à l'anglais. On essayait, et ça prenait énormément de temps. Evidemment quand il y avait des textes qui sont originaires de la langue française, c'était pour nous très simple. C'était plus simple de traduire un texte de Descartes ou un texte de Kant traduit lui-même par une grande autorité ou de Hegel traduit par Hyppolite ou quelque chose de cet ordre. Pour nous, c'était plus aisé, mais parfois il y avait vraiment beaucoup de contorsion pour trouver la bonne traduction.

Ce travail a été très bien accueilli à l'époque par les professeurs, ils en étaient contents et les professeurs eux aussi agissaient et étaient très réactifs vis-à-vis de nous. Certains professeurs pouvaient se permettre de nous renvoyer, disons une modulation sur un texte ou une précision ou nous compléter. C'est comme tous les débuts, toujours un peu dur.

On a donc fonctionné ainsi pendant assez longtemps, traduire et adapter ces traductions aux leçons que nous envoyions. C'était donc très stimulant parce qu'il fallait travailler en flux tendu. On traduisait, on préparait, on prenait un peu d'avance parce qu'il fallait commencer avant la rentrée scolaire. On envoyait une première formule et puis une deuxième, et tout était photocopié à l'époque. Vous imaginez bien, on ne pouvait pas travailler sur ordinateur et envoyer à tout le monde sur des adresses e-mail. Mais aujourd'hui ça aurait été magnifique de faire ce travail là et de le faire en interaction. Je me demande pourquoi on ne le ferait pas aujourd'hui ?

Néanmoins, c'était magnifique de réaliser qu'on était à l'origine de quelque chose. Et je pense que jusqu'au jour d'aujourd'hui, avec ce petit groupe, avec qui on a fait cette maison de la traduction des grands textes - sauf évidemment les textes arabes - que ce travail nous a vraiment créé, cela a cimenté une relation qui jusqu'à présent dure. Mais on ne va pas passer sa vie à traduire, à partir du moment où on a fait une ou deux saisons pour combler, pour faire tout le site de l'enseignement que nous souhaitions. Nous étions très clairs avec nous mêmes, nous avions une orientation extrêmement épistémologiste, c'est-à-dire pour nous, il fallait tout enseigner de la philosophie mais l'axe de la réflexion sur la connaissance elle même était essentielle. Contrairement à tout ce qui se faisait d'habitude où on commençait l'enseignement de la philosophie avec

les grands thèmes et tout de suite c'est la morale, c'est la psychologie à l'ancienne. Nous avions une orientation à l'époque qui était extrêmement épistémologique. Donner le maximum d'importance au savoir, à la connaissance et à sa réflexivité, c'est ce que prône la philosophie et à travers cela on était légèrement teintés de structuralisme parce que c'était une pensée à l'époque qui était extrêmement fascinante. Et puis c'était le seul mouvement de pensée qui à l'époque était stimulant, qui poussait à la réflexion. On ne somnolait pas avec le structuralisme. A l'époque, c'était un plaisir pour nous de traduire les textes de Lévi-Strauss et de Foucault. C'était vraiment magnifique.

Puis on a arrêté ces formules de cours avec lesquelles on a travaillé. Un jour nous avions souhaité faire un manuel. D'ailleurs on avait fait un petit exemplaire, juste un essai que j'avais fait moi-même, et le premier chapitre fut intitulé de la façon suivante :

«La philosophie c'est quoi ? », on l'avait proposé au Ministère mais il n'y a pas eu de suite, cela coïncidait avec l'apogée de la prise de pouvoir au Ministère de L'éducation Nationale par feu Azzedine Laaraki ; et qui lui avait pensé qu'il valait mieux expurger la philosophie de tout ce qui pouvait être problématique, c'est-à-dire la vider de ce qui fait la vie même de la philosophie. C'est-à-dire le socle contradictoire sur lequel repose l'existence même de la philosophie.

A partir de ce moment nos rapports se sont un petit peu distendus. Puis un jour le Ministère nous a annoncé qu'il faisait venir dans notre groupe un corps de superviseurs qui devaient dire si ce que nous faisons est bon ou pas, ce qui déjà nous infantilisait énormément. Il y avait deux personnes qui venaient de L'université Al Azhar, un autre qui était un inspecteur de philosophie égyptien mais qui était très proche du profil de théologien que de celui du philosophe.

Puis du côté Marocain cette commission se composait de feux Mohammed Belbachir, qui était un professeur de pensée islamique assez réputé, Mehdi Benaaboud qui lui était un penseur de l'Islam tout à fait respecté.

Ces quatre personnes sont venues poursuivre un peu les travaux que nous faisions dans notre commission. Pour nous, effectivement c'était toujours un peu désagréable de se sentir inspectés en tant qu'inspecteurs par des gens qui en permanence devaient donner leur avis sur ce que nous faisions. Et cette commission donc, ma commission plus celle que le Ministère nous a imposé, a essayé de prouver la quadrature du cercle. C'est-à-dire nous avions des positions pédagogiques qui étaient tellement éloignées l'une de l'autre qu'on ne pouvait pas s'entendre. Les réunions régulières que nous faisions, des deux commissions, au Ministère parfois sous l'autorité du Ministre personnellement, étaient devenues de plus en plus des réunions où on était entre sourds. C'est-à-dire notre discours ne pouvait pas être entendu et le leur était d'une évidence régressive.

Jusqu'au jour où, en 1983, le Ministre a décidé que l'enseignement de la philosophie, telle qu'elle était faite et telle que nous on l'apprenait, qui était pour nous une nécessité pour l'élève de partager les grandes pensées une fois dans sa vie, de butiner puis il en fait ce qu'il veut. Une année ouvre des perspectives sans plus, sans qu'il y ait là dedans d'idées scandaleuses, de toutes les façons les gens finissent toujours par lire ce qu'ils ont envie de lire. Il vaut mieux juste les prévenir pour qu'ils apprennent à bien lire. C'était le comment apprendre à lire aux élèves de lycée de 17 ou 18 ans ; ce que de toutes les façons ils liront un jour ou l'autre. Il vaut mieux les préparer. Ce n'était ni de l'endoctrinement ni de la déformation des jeunes esprits. Rien du tout. C'était ce que nous avions appris depuis toujours dans la philosophie.

Le besoin de philosopher ne fut nullement et de tout temps un appel au dogmatisme et à la croyance aveugle quelque que soit sa nature, mais plutôt un usage avisé de la raison et de l'esprit critique.

Le Ministère a mis fin un jour à cette belle aventure intellectuelle par la prise de la décision stipulant que désormais la matière essentielle allait devenir la pensée islamique et que la philosophie devait rentrer dans le corpus de la pensée islamique. Il y avait beaucoup d'agitation là dedans. Beaucoup de professeurs n'arrivaient pas à s'adapter à une philosophie vivante, à une philosophie en marche, et qui étaient beaucoup plus arrangés par une sorte de philosophie en feuilles jaunes classées. On le constatait parce qu'on circulait à travers le Maroc. On voyait bien qu'il y avait des professeurs qui ne suivaient pas. La plupart, formés d'ailleurs au Moyen Orient et parfois eux-mêmes moyen orientaux, qui n'avaient pas de formation philosophique leur permettant d'enseigner de la philosophie. Ces gens là effectivement, étaient tous prêts, plus d'autres marocains pas très bien formés qui suivaient le train en marche avec difficulté et pour lesquels avoir des cours traditionnels et un petit manuel étaient plus pratiques.

Le Ministère a choisi la méthode la plus facile et la moins philosophique, la moins problématique et donc cela s'est arrêté en 1983. Je me suis senti obligé de quitter le Ministère et donc c'est à partir de ce moment là que pour moi une autre vie a commencé : celle de la télévision, du cinéma, de la critique. Je ne suis pas parti de la philosophie par dépit amoureux vis-à-vis de cette matière formidable. Je suis parti parce que je n'avais plus de travail.

-Donc au-delà de cette décision ministérielle qui pratiquement avait mis fin de la façon la plus scandaleuse à une expérience qui était unique à l'échelle du monde arabe, est-ce qu'on ne peut pas lier quand même

l'état de l'enseignement de la philosophie au secondaire au statut de l'université marocaine et à sa mise niveau académique. D'autant plus qu'on s'accorde, du moins c'est ce que je suppose, que cet enseignement a évolué en quatre temps ; dans les années soixante il avait correspondu globalement aux critères académiques reconnues en tant que telles à l'échelle internationale. Il y'avait cette tendance durant les années soixante dix où le cours de philosophie était un cours marxisant qui accompagnait un peu la montée en puissance des idéologies contestataires, et il y'avait cet énorme travail de refondation que vous avez essayé de faire avec cette commission à laquelle vous avez fait allusion, il y'avait aussi le travail de l'association des enseignants de philosophie qui était un travail remarquable ?

- Les activités forts appréciables de l'Association Marocaine des enseignants de la philosophie sont venues juste après.

- Et puis curieusement après cette décision ministérielle l'enseignement de philosophie s'est perverti en enseignement de théologie au sens primaire du terme. Et à partir de l'année 1985, s'agissant du moins de la période de laquelle moi-même je puisse témoigner, on a opté pour le choix ayant privilégié un pédagogisme se focalisant fondamentalement sur les outils et les moyens d'enseignement plutôt que sur les contenus philosophiques et la formation des enseignants.

Concernant la qualité de l'encadrement académique au sein de l'université marocaine, nul ne peut ignorer son impact sur l'enseignement philosophique au secondaire. A cet égard, quelles ont été les retombées de l'arabisation du département de philosophie à l'université sur l'enseignement de la philosophie au secondaire ?

- Je voudrais juste pour faire un petit

distinguo, le travail que j'ai fait de traduction et de livraison des cours avec les textes qui commentent les plans de ces cours n'était pas le fait d'une association, mais d'une structure du Ministère. Ce n'était pas une initiative personnelle que j'avais prise, avec d'autres enseignants, des fonctionnaires de l'enseignement qui étaient tous professeurs de philosophie, qui ont été administrativement détachés auprès de la commission de l'enseignement de la philosophie que je présidais, nous avons fait un travail de fonctionnaires au sein du Ministère, c'est-à-dire que le Ministère était extrêmement en avance, lui qui par la suite va devenir extrêmement en retard. Donc c'est l'Etat lui-même qui avait décidé de faire de l'enseignement de la philosophie quelque chose d'important, et ça c'était magnifique.

Pour la première fois au Maroc vous avez cinq jeunes professeurs de philosophie qui sont devenus six et sept par la suite, qui venaient au bureau à 8h du matin, qui quittaient à 13h pour aller déjeuner et qui revenaient à 15h. Ils parlaient de textes qu'ils ont traduits, qu'ils traduisaient ensemble. Ils les commentaient, et les changeaient etc. Et cela se passait sous la houlette du Ministère. Pour moi c'était magnifique, puis il y a eu une décision ministérielle qui a dit que le travail était bon mais on évacue maintenant ce qui a été fait et on fait autre chose. Effectivement c'est malheureux, mais maintenant revenir à l'université, c'est vrai que dans la phase où nous on était, nous, anciens élèves à l'école normale supérieure ou étudiants à la faculté des lettres, il y avait les deux sections arabe et française. Je ne pense pas qu'il y'avait un écart dans le niveau pour la bonne raison qu'en section arabe il y avait des professeurs illustres comme Abderrahmane Badaoui, une autorité magnifique et on avait en français le professeur Chénier, le professeur Ferrari, et un autre qui était l'un des plus grands

spécialistes d'Aristote. Il y avait des autorités en arabe et en français ; et c'était sous l'autorité d'un Doyen, qui lui-même était philosophe, feu Aziz Lahbabi.

Les gens formés dans la section arabe n'avaient rien à envier à ceux qui étaient dans la section française, avec évidemment des variations. Les sections en français devaient être un peu plus faibles que les sections en arabe et inversement. Il y avait une certaine unité et on marchait sur deux pieds, l'arabe et le français. Or si par la suite le français s'est vidé des meilleurs, je me rappelle de Abdelouahed Arrazi, quand je suis arrivé à la faculté il était maître de conférence en psychologie. Et puis après c'est Mohammed Guessous qui est venu juste après nous et qui présentait un enseignement de sociologie. Il y avait vraiment une vie, comment dire en termes choisis ? Une vie de recherche qui était bien. Je ne pense pas qu'à l'époque se posait un vrai chiisme entre l'arabe et le français, au contraire une véritable émulation se ressentait. Nous étions les meilleurs, nous, c'est nous qui sommes les meilleurs et c'était très bien. Par la suite, je pense que c'est tout l'enseignement de la philosophie qui a été frappé d'une sorte de léthargie et je suis persuadé que la décision de 1983, de ne plus laisser la philosophie opérationnelle dans les lycées, de la façon dont elle l'était, a dû se répercuter tout de suite sur l'université. Je crois même avoir appris que par la suite l'enseignement de la philosophie a été complètement banni et pour des années.

C'est une décision grave parce que le problème en matière d'éducation c'est qu'une décision d'aujourd'hui a des répercussions 10 ans après. Et il n'est pas à exclure que ce qui s'est passé au milieu des années 80 dans l'enseignement de la philosophie et dans la faculté des lettres ait donné les résultats les moins utiles pour le pays dans les années 90 jusqu'à 2000.

Et vous savez très bien que ça a donné des gens qui, ne pouvant pas avoir tous les instruments de réflexion rationnels avérés, rentraient dans une sorte de pensée dogmatique. Quelque soit le bord de la pensée dogmatique elle reste purement dogmatique, c'est-à-dire simplificatrice et parfois assassine, assassinant au moins la pensée. C'est-à-dire que c'est une décision, cette décision de 1983, qui par la suite va démarrer la tentative de l'annulation de l'enseignement de la philosophie aux universités et d'autres choses de ce genre, est une décision vraiment criminelle.

Quant à l'institut de sociologie qui était l'un des piliers, il n'est pas la pierre angulaire de l'enseignement de la philosophie, mais l'un des piliers qui complétait la formation donnée à la faculté des lettres. Je peux en parler parce que de toute façon je me suis inscrit dans les deux. En faisant des études de philosophie j'avais un pied aussi chez Abdelkbir Khatibi pour la sociologie. C'est vrai que c'était très intéressant d'avoir à assister en complément de l'enseignement de la philosophie à des cours de l'excellent Paul Pascon, de Joseph Gabel qui réfléchissaient à haute voix. On avait l'impression qu'ils étaient en train de développer une œuvre à haute voix devant nous. C'était à 30 mètres de la sortie de l'Institut, on sortait de l'Institut pour aller à la faculté et ça c'étaient les années 66 – 67. Je pense que l'Institut a été fermé en 69 ou en 70. Et pourquoi ? Parce qu'à l'époque on a dit qu'il fallait l'intégrer à l'université, ou je ne sais pas quoi, mais au fait l'Institut il avait sa spécificité.

L'histoire de la normalisation a commencé assez tôt, par le biais de la pensée et de la recherche et puis cela a mis quand même du temps. C'est dix ans après que la philosophie a payé le prix que la sociologie a payé au début des années 70 et après on s'est retrouvé empêtré dans des situations inextricables. C'est-à-dire on n'a pas

rendu un grand service aux professeurs. Les professeurs des années 90 se sont retrouvés complètement abandonnés à leur triste sort. Ils n'étaient ni pris en charge ni pris en main et il leur fallait un énorme courage pour continuer à faire eux-mêmes leur propre travail, à aller aux sources et les sources de quoi ? Est ce qu'ils avaient la légitimité cognitive pour aller vraiment eux-mêmes chercher ? Je ne sais ce qu'ils sont devenus , mais cela a dû être terrible. C'est-à-dire finalement les professeurs avaient la formation approximative qu'ils ont pu avoir et en fait tout dépendait de l'énergie et du génie personnel de tout un chacun, d'être un bon professeur ou de ne pas être professeur du tout. Je pense que la deuxième catégorie a dû prévaloir.

- Juste une dernière question si vous permettez ? L'enseignement de philosophie au Maroc depuis quelques années s'est réparti sur trois années au secondaire, ce qui est en soi une chose assez positive. Deuxième chose c'est qu'on constate que les enseignants de philosophie éprouvent des besoins de formation énormes. A votre avis quels sont les préalables pour une refondation d'un enseignement de philosophie de qualité au Maroc ?

- Pour moi de toute façon l'accès à la philosophie passe par la maîtrise absolue de l'instrument qui permet l'accès à cette discipline, c'est-à-dire la langue. Le problème chez nous au Maroc et que depuis l'indépendance, les choix n'ont jamais été clairs. Si on avait décidé à l'indépendance du Maroc que la seule langue qui va avoir lieu dans l'enseignement c'est l'arabe, je pense que ça aurait pu, ça allait être pénible au point de démarrage mais c'est un choix, puis on avance. Et nous étions suffisamment ouverts à la pensée de l'autre, à la pensée occidentale, à la rationalité pour l'absorber tout de suite et la mettre dans notre langue. Cela n'a pas été fait, on a donc fait une sorte de bilinguisme consensuel qui n'a jamais

été décidé. Je me souviens du jour où le Ministre Benhima à l'époque avait dit : Au Maroc l'enseignement doit marcher sur ses deux pieds l'arabe et le français, c'était un tolet général puis après il a retiré sa décision et lui-même il est parti faire autre chose. C'est dommage, si la décision avait été prise à l'époque, elle n'aurait pas plus porté atteinte à la langue arabe qu'elle ne porte aujourd'hui encore atteinte à la civilisation marocaine elle-même.

Nous, on est des produits bilingues d'un Maroc moderne depuis toujours et je ne pense pas que nous soyons en perte de vitesse par rapport à notre arabité ou à notre formation ou à notre civilisation. Au contraire, je trouve que lorsque je me regarde parler en français je me conçois tout à fait entrain de parler aussi en arabe. C'est un enrichissement. Se couper de cette vision Ça ne m'engage en rien de dire que c'est une erreur or c'est fait. Aujourd'hui on ne peut pas revenir en arrière, alors décidons de donner une véritable formation mais la plus poussée possible sur l'instrument : la langue. Bien enseigner l'arabe aujourd'hui c'est bien permettre aux gens qui maîtrisent l'instrument de l'utiliser partout dans le domaine de la recherche et de la pensée, notre pensée aussi bien que la pensée de l'autre.

Aujourd'hui l'avantage qu'on a par rapport aux années 70 et 80 c'est que les grands textes sont réellement traduits, et une génération de traducteurs et d'interprètes arabes ou arabisants ont fait de l'excellent travail. Aujourd'hui, on peut avoir accès en arabe à la plupart des grands textes. On trouve des textes de Freud excellemment traduits, des textes de Hegel, de Heidegger, de toute l'école de Francfort sont traduits et bien traduits ; chose qu'on n'avait pas avant. Il y a eu une avancée de la traduction à l'échelle du monde arabe venant du Maghreb d'ailleurs, le Maghreb a eu un rôle très important dans cette histoire, parfois

des pays du moyen orient arabe comme le Liban et l’Egypte. Il y a eu une avancée qui a fait que beaucoup de grands textes sont aujourd’hui disponibles, qui ne l’étaient pas dans les années 70 ou 80. Plus on maîtrise la langue ; pour moi la langue c’est le chemin d’accès à toute pensée. Donnons la langue, choisissons de donner une langue. Le malheur c’est que si on a des bilingues handicapés c’est-à-dire qui ne maîtrisent ni le français ni l’arabe, ils n’auront jamais un accès réel à la pensée. Evidemment l’idéal c’est de donner la maîtrise la plus totale de l’arabe avec une, deux, trois ou autant de langues possibles en complément. Si vous aviez à vous occuper de votre enfant il faut qu’il ait le maximum de possibilités, qu’il ait une autoroute, une route nationale, un chemin de traverse qui permettent d’aller vraiment à ce savoir universel qui est disponible dans toutes les langues aujourd’hui .Ce n’est pas à l’ère d’internet

et de la communication à toute vitesse qu’on va revenir en arrière. Aucun accès n’est passible à cette culture philosophique, aux problématiques, aux pensées universelles si on ne maîtrise pas au moins une langue mais qu’on la maîtrise bien. Ce n’est pas de la demi maîtrise or je me pose des questions. Est ce que l’enseignement de l’arabe qui est fait aujourd’hui dans nos écoles et ce depuis l’école primaire, est à même d’assurer cela ? Je n’en sais rien. Il y a bien longtemps que j’ai décroché de ce système. Et si ce n’est pas le cas, alors là c’est catastrophique. C’est faire de la demi mesure, des gens qui baragouinent un peu en français, qui baragouinent un peu mieux en arabe, mais de là à avoir un accès à *l’épistémè* de la pensée philosophique, il ne faut pas rêver. Et là je pense que ça profite vraiment à l’obscurantisme, à la paresse, au contraire de la vie en somme.